



**HAL**  
open science

## Compte-rendu de F. Vatin, Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique, Paris, La Découverte, 2005

Mélanie Plouviez

### ► To cite this version:

Mélanie Plouviez. Compte-rendu de F. Vatin, Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique, Paris, La Découverte, 2005. 2007, p. 163-165. hal-02904994

**HAL Id: hal-02904994**

**<https://univ-cotedazur.hal.science/hal-02904994v1>**

Submitted on 22 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**François Vatin, *Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique*, Paris, La Découverte, Coll. « Recherches », 2005, 276 p.**

L'histoire des origines de la sociologie a longtemps cédé à l'hagiographie des « pères fondateurs », à la projection anachronique des découpages disciplinaires actuels sur le passé et à la tentation de la synthèse. C'est le mérite de l'ouvrage de François Vatin que de rompre avec cette histoire mythique. Réunissant, à la suite d'une introduction inédite, trois essais antérieurement publiés, l'auteur propose, fort d'une intarissable érudition et d'une méthode qu'il qualifie de « vagabondage littéraire » (p. 17), une autre histoire des origines de la sociologie. Etudiant les sources occultées des « pères fondateurs » (Buret pour Marx, Perrier pour Durkheim et Cournot pour Tarde), il appréhende la pensée sociologique telle qu'elle émerge, en France, au cours du 19<sup>ème</sup> siècle, depuis son ancrage dans des disciplines préexistantes (l'économie politique, la biologie et la philosophie de l'histoire) et en la déclinant selon trois niveaux « emboîtés » (politique, épistémologique, cosmologique).

Dans son premier essai « Le travail, la servitude et la vie. La critique de l'économie politique d'Eugène Buret », F. Vatin explore le problème politique qui ouvre la voie à la pensée sociologique : la question sociale, plus précisément la critique du salariat que cette question éveille. Il étudie avec minutie une figure représentative du débat sur le salariat tel qu'il se fait jour sous la monarchie de Juillet : Eugène Buret (1810-1842), auteur aujourd'hui oublié d'un mémoire sur *La misère des classes laborieuses en France et en Angleterre* (1840), inspirateur du jeune Marx des *Manuscrits de 1844*. Pour Buret, la question sociale est celle du salariat : « à quel prix épistémologique et moral le travail peut-il être pensé comme marchandise ? » (p. 37). Le prix moral à payer pour la doctrine du « travail-marchandise », c'est la chosification du travailleur qui devient, dans une relation salariale qui n'est que « servitude déguisée », objet du processus économique. Aussi Buret, dans la lignée de Pellegrino Rossi, déploie-il une critique de l'économie politique manchestérienne visant à lui conférer une assise morale et politique, dénonciation libérale et humaniste dont F. Vatin retrouve les échos chez le premier Marx. Quant au coût épistémologique, il n'est pas moindre. Selon Buret, le travail n'ayant pas les attributs de la marchandise, la théorie du travail-marchandise est une fiction théorique. C'est sur cette aporie du « travail-marchandise » que Polanyi – remontant en deçà de la distinction entre « travail » et « force de travail » élaborée par le second Marx pour la résorber – rencontre, sans l'avoir lu, Buret. Mais surtout, c'est à partir de cette aporie, en tant qu'elle rend nécessaire un dépassement de l'économie politique, que se constitue le projet

sociologique, ou plutôt deux projets sociologiques concurrents : l'un normatif (celui de Buret, du premier Marx et de Polanyi) qui cherche à corriger l'économie politique afin de la rendre morale, l'autre d'abord positif (celui du second Marx) qui s'adosse à son fonctionnement afin de la subvertir.

Cette première étude est parachevée par un « essai de biographie intellectuelle » consacré à « Eugène Buret entre littérature et science sociale » dont le lecteur pressé pourra s'épargner la lecture et qui satisfera, par ses méticuleux détails, les spécialistes et les férus d'érudition.

Dans le second essai intitulé « A quoi rêvent les polypes ? Individuation et sociation d'Abraham Trembley à Emile Durkheim », c'est la dimension épistémologique de la genèse de la pensée sociologique que F. Vatin appréhende. Il met en scène, dans une orchestration savante de citations, les débats autour de la notion d'individu, qui, en l'interrogeant et en la dessaisissant de sa force d'évidence, ont rendu possible l'émergence de la sociologie holiste à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. De ces débats, il propose une histoire en grande partie inédite : ancrée dans la biologie, elle débute avec la découverte des polypes en 1740 par Abraham Trembley et s'achève avec les premières sociologies organicistes, en passant par le principe de la division physiologique du travail de Milne Edwards, les doctrines du polyzoïsme organique de Dugès et Durand de Gros, les théories cellulaires de Bernard et Haeckel et la synthèse transformiste de Perrier. Dans ce cadre historique et problématique, F. Vatin inaugure une lecture de la *Division du travail social* d'Emile Durkheim (1893) depuis la biologie d'Edmond Perrier (1844-1921). Le jeune Durkheim, montre-t-il, trouve chez Perrier une conception composite de l'individualité qui lui permet de fonder un holisme « souple ». Il lui emprunte également un schème évolutionniste critique à l'égard du darwinisme. Cet essai a le mérite de sortir Edmond Perrier de l'oubli dans lequel il était consigné, oubli injustifié au regard de l'influence qu'il a exercée sur l'émergence de la pensée sociologique. Pourquoi l'auteur auquel Durkheim, dans la *Division du travail social*, se réfère le plus après Spencer et Comte, n'est-il jamais mentionné parmi les sources de la pensée sociologique ? Parce que, répond F. Vatin, à cet auteur, est associé un « péché de jeunesse » (p. 9) de la sociologie, l'organicisme, duquel l'histoire hagiographique, par la caricature, essaye de disculper le père fondateur. Au contraire – c'est là la thèse novatrice de cet essai – le moment organiciste, auquel Durkheim participe en 1893, joue un rôle essentiel dans la genèse de la sociologie. C'est paradoxalement grâce à l'organicisme – dans la version alternative à l'organicisme spencérien qu'en propose Perrier et que condensent la définition, fournie par Espinas, de la

société comme « organisme d'idées » et le concept de « conscience collective » – que Durkheim parvient, à l'encontre tant du réductionnisme individualiste que de l'impérialisme biologique, à autonomiser la sociologie.

Au contraire de l'influence exercée par Buret sur Marx, ou par Perrier sur Durkheim, celle d'Antoine Augustin Cournot (1801-1877) sur Gabriel Tarde (1843-1904) est plus fréquemment évoquée. Elle est cependant rarement étudiée dans son détail, constate F. Vatin qui remédie à cette lacune dans un bref troisième essai intitulé « Tarde, Cournot et la fin des temps ». Les ouvrages philosophiques et historiques de l'économiste mathématicien y sont confrontés à une œuvre littéraire surprenante du sociologue, le *Fragment d'histoire future* (1896), roman d'anticipation décrivant la société humaine contrainte au XXVe siècle, suite à l'extinction du soleil et au refroidissement de la planète, de s'enfoncer sous terre dans un univers minéral à ressources limitées. « Mise en scène de la philosophie de l'histoire de Cournot » (p. 17), le *Fragment* de Tarde lui emprunte, montre F. Vatin, le modèle thermodynamique qui en constitue le soubassement. Ainsi la cosmologie physique et sociale de Cournot, orientée non par la question des origines, mais par celle de la fin, mue par un procès de rationalisation, fournit-elle à cette socio-fiction son ressort narratif et sa trame romanesque. Avec cet essai, F. Vatin pense, de manière novatrice, les liens constitutifs qui unissent genèse de la pensée sociologique et émergence de la « question naturelle » (p. 14). Comme le suggère le *Fragment* de Tarde, la sociologie ne se construit pas dans une dénégation de la « question naturelle » au profit de la seule « question sociale », mais bien à partir d'elle. Ou encore, la pensée sociale n'est devenue sociologique qu'en s'inscrivant dans une eschatologie, ou cosmologie de la fin, générée par la « question naturelle » et génératrice d'une prise de conscience par la société de son propre terme.

En quoi ces *Trois essais* contribuent-ils à une meilleure compréhension de la genèse de la pensée sociologique ? Leur intérêt documentaire et heuristique est indéniable. En décelant et en expliquant le déni qui frappe certains auteurs et certains débats, F. Vatin ouvre un champ nouveau pour l'histoire des origines de la sociologie. Pourtant, on peut se demander si, par une hésitation entre description et explication, il n'expose pas son objet à un déni symétrique qui en occulte la singularité et la nouveauté. En effet, ces *Trois essais* semblent régis par un même schéma explicatif : la sociologie des prétendus fondateurs est la *transposition* au monde social de « théories », « modèles » et « images » élaborés dans des disciplines préexistantes, mais porteurs, sous ce couvert disciplinaire, d'une philosophie

sociale. Or ce schéma laisse en grande partie indéterminée la genèse de la pensée sociologique. Tantôt – sens fort de la transposition – la sociologie est interprétée comme simple conséquence de modèles extérieurs antécédents. Est alors rendue problématique la notion même de « genèse », l'explication réduisant ce qui émerge (la sociologie) à ce de quoi il émerge (la philosophie sociale). Tantôt – sens faible – les modèles extérieurs sont interprétés comme simples « cautions scientifiques » par lesquelles la sociologie assoit sa légitimité. Ils n'expliquent alors en rien sa genèse. Il est vrai que F. Vatin ne parle pas de « sociologie », mais de « pensée sociologique ». Cependant, l'entre-deux entre la « philosophie sociale » et la « sociologie » qu'est la « pensée sociologique » ne minore-t-il pas identiquement la rupture épistémologique qui sépare la sociologie de la philosophie sociale dans sa constitution comme science positive du social ? Quelque heuristique qu'il soit pour la connaissance historique des origines occultées de la sociologie, le « vagabondage littéraire », en prenant le risque d'une errance au gré des ressemblances, ne privilégie-t-il pas les continuités au détriment des ruptures fondatrices et des différences explicatives ?

Mélanie Plouviez